

# LANGAGE, ÉCRITURE, EXPERIENCE

## L'interrogation de/sur la littérature à travers Merleau-Ponty, Beauvoir et Sartre

Chiara Scarlato

### *Abstract*

By adopting a theoretical perspective, the present paper aims to show that the establishment of a philosophical research on literature has been a consequence of the increasing attention that literature progressively has acquired in the French philosophical context since the 1940s. In this general view, the paper intends to articulate a synthesis of the first phase of French philosophical interest in literature through a critical focus on selected contributions by Simone De Beauvoir, Maurice Merleau-Ponty and Jean-Paul Sartre. The fundamental aim of this paper is to clarify that the relationship between philosophy and literature transcends any attempt to define or simplify it. Instead, it is continually renewed in the form of an inquiry that calls upon us to reflect upon it.

*Keywords:* Philosophy and Literature; Language and Experience; Simone De Beauvoir; Maurice Merleau-Ponty; Jean-Paul Sartre.

### *1. Introduction*

Discuter du rapport entre la philosophie et la littérature ne va pas de soi, tant pour les questions concernant les deux statuts différents de la philosophie et de la littérature, que pour l'hétérogénéité des approches qui ont caractérisé l'encadrement théorique du domaine de recherche de la réflexion philosophique sur la littérature notamment dans les soixante-dix dernières années de l'histoire culturelle européenne et, en particulier, dans le contexte de la tradition philosophique française<sup>1</sup>. Tout d'abord, il faudrait se poser la question 'qu'est-ce qu'une réflexion philosophique sur la littérature?' et ensuite se demander pourquoi, à partir d'un certain moment,

---

1 Cf. Macherey (1966); Sabot (2002); Badiou (2012); Macherey (2013); Nancy (2015).

la littérature est devenue un objet central de la réflexion philosophique. En effet, la réflexion philosophique sur la littérature n'est pas du tout l'étude de la littérature dans une perspective philosophique; ni l'étude de la philosophie à travers des textes littéraires; ni même l'analyse de la littérature en tant que 'fictionnalisation' de la philosophie, ou de la philosophie en tant que formation littéraire. Par conséquent, en se concentrant plutôt sur la question du langage littéraire et du rapport entre l'écriture et l'expérience, il sera question ici de considérer l'hypothèse que tous les récits se constituent à partir d'un esprit philosophique et littéraire essentiel et indissociable. Le point que nous venons d'évoquer ne peut que nous ramener à notre question de départ: qu'est-ce qu'une réflexion philosophique sur la littérature?

Pour répondre à cette question, il faudra montrer que la littérature a été prise en charge par la réflexion philosophique, dans un sens effectif, lorsqu'une certaine tradition de pensée a commencé à s'interroger d'abord sur l'essence de la littérature, ensuite sur sa possibilité et enfin sur sa fonction, c'est-à-dire au moment où la littérature elle-même (ainsi que ses signes, ses marges et ses frontières) est devenue un *problème* intrinsèque de l'appareil conceptuel philosophique. Cette tradition a trouvé sa plus grande expression dans la période allant de la fin des années 1950 au début des années 1970, au cours de laquelle des philosophes tels que Roland Barthes, Maurice Blanchot, Gilles Deleuze, Jacques Derrida et Michel Foucault ont consacré une grande partie de leurs recherches à l'élaboration de cadres conceptuels autour de la littérature. Mais, à vrai dire, Maurice Merleau-Ponty, Simone De Beauvoir et Jean-Paul Sartre sont les premiers à contribuer, à partir des années 1940 et de manière substantielle, à l'investigation de la philosophie autour de la littérature ou, plutôt, autour de l'expérience du langage qui s'accomplit en littérature<sup>2</sup>.

Bien que la philosophie ait développé des analyses critiques et théoriques dès le début autour d'un ensemble de discours mimétiques ou fictionnels, comme on l'a dit, c'est la philosophie contemporaine française qui a commencé à réfléchir sur la littérature, mais après avoir considéré la nature du langage comme un système de signes capable de raconter l'expérience humaine dans le monde. Dans ce contexte, nous pouvons

---

2 En outre, il n'est pas secondaire de souligner que de nombreux philosophes intervenant dans ce débat aient joint cette réflexion théorique à une activité d'écriture littéraire, comme dans le cas de Beauvoir, Blanchot, Jean Paulhan et Sartre. D'ailleurs, l'enquête autour de la littérature est complémentaire à une seconde, et tout aussi cruciale, question autour du thème de l'écriture (Derrida 1967; Barthes 1972).

considérer la littérature, à travers l'écriture, comme un témoignage de l'expérience, un témoignage qui n'est jamais définitif et qui est toujours en train de le devenir. Il est donc juste de la considérer comme quelque chose qui est non seulement capable de parler de l'expérience humaine en tant que telle, mais aussi de la traverser de bout en bout. La littérature est donc un terrain, un discours, un espace de langage où nous risquons de nous confronter à la partie la plus essentielle de ce que nous sommes: des êtres humains dans un récit.

Dans ce cadre général, la reconstruction que nous allons proposer dans cette contribution ne vise pas à offrir une synthèse unitaire, ni sur la pensée de chacun des philosophes qui seront traités et qui, d'ailleurs, seront examinés sous le signe de la discordance, ni sur la complexité des rapports entre la philosophie et la littérature. D'un point de vue méthodologique, il s'agit plutôt de tenter: 1) de construire une constellation théorique qui tienne compte des thèmes particuliers abordés, principalement, par Merleau-Ponty, Beauvoir et Sartre; 2) d'esquisser l'aspect composite du *discours* autour de la philosophie et de la littérature, qui est loin d'être résolu ou conclu puisqu'il est toujours remis en question – tantôt par l'un, tantôt par l'autre – dans le vaste champ respectivement décrit par le langage, l'écriture et l'expérience. L'objectif fondamental est enfin 3) de préciser, sur la base des analyses proposées, que le rapport entre philosophie et littérature dépasse toute tentative de définition ou de simplification pour se présenter, et se renouveler sans cesse, sous la forme d'une *question* à penser.

## 2. Le récit et la vie

Pour réfléchir sur les modalités avec lesquelles la pensée philosophique a pris en charge la question de la littérature (c'est-à-dire les relations entre le langage, l'écriture et l'expérience), on pourrait utiliser la métaphore d'un astre binaire au travers de laquelle on fera allusion à la formation d'un système de pensée qui, à partir des années 1940 en France, a permis l'apparition d'un très grand intérêt pour le *langage* et l'*écriture*. Cet astre binaire – composé à la fois du langage et de l'écriture – a formé un système gravitant autour d'un pôle commun qu'on peut désigner, pour simplifier, avec le mot *expérience*. Dans les coordonnées spatio-temporelles identifiées, cet astre binaire résume, alors, le sens de l'ensemble des recherches philosophiques sur la littérature, où la réflexion sur le langage s'unit avec une focalisation théorique sur le rapport entre l'écriture et l'expérience. La triangulation entre langage, écriture et expérience est particulièrement

évidente, par exemple, dans les interventions que Du Bos tient en 1938 à l'Institut Saint Mary de Notre-Dame en Indiana.

Dans cette circonstance, il précise que la question 'qu'est-ce que la littérature?' ne peut être formulée qu'en conjonction avec une question supplémentaire sur l'essence de la vie parce que sans "la vie, la littérature serait sans contenu; mais, sans la littérature, la vie [...] ne serait qu'une chute d'eau, cette chute d'eau ininterrompue sous laquelle tant d'entre nous sont submergés, une chute d'eau privée de sens, que l'on se borne à subir, que l'on est incapable d'interpréter" (Du Bos 1945, p. 11). En d'autres termes, la reconnaissance d'un lien indissoluble entre la vie et la littérature, bien que dans une perspective "spirituel[le]"<sup>3</sup>, conduit vers une considération de la littérature comme dispositif du langage capable de raconter le sens de l'expérience humaine au travers de l'écriture. Ces concepts – langage, écriture, expérience, sens, vie et littérature – ont été abordés de façon différente par presque toutes les auteures et tous les auteurs qui se sont occupés de cette réflexion comme le fait, par exemple, Sartre dans son *Qu'est-ce que la littérature?* (1947).

Dans cet essai, Sartre aborde la question du langage en la reliant à l'expérience humaine et, plus précisément, au corps et à la perception des êtres humains. À ce propos, il affirme que le langage est "notre carapace et nos antennes, il nous protège contre les autres et nous renseigne sur eux, c'est un prolongement de nos sens" dans la mesure où nous sommes "dans le langage comme dans notre corps" (Sartre 1948, p. 71). Et, poursuivant cette métaphore un peu plus loin, il se concentre sur la nature particulière du mot qui peut être considéré en tant que mot "vécu" ou "rencontré" dans un contexte relationnel d'action où le mot est le seul élément capable de raconter l'être humain aux autres êtres humains. Dans ce cadre, l'engagement de l'écrivain est de dévoiler le monde en proposant une forme de littérature qui se donne comme: 1) une *extériorisation* à travers laquelle un individu peut s'exprimer; 2) un *moyen* possible pour identifier une singularité qui s'émancipe, au travers de l'écriture, du flux continu de l'éternité du temps; 3) une *modalité* qui permet le contact (et la confrontation) en passant par la communication entre qui a écrit et qui lit.

De même que le langage est à la fois signe écrit et référence à un sens qui dépasse le signe, la littérature se configure, alors, comme une réponse à une double nécessité ontologique et métaphysique, puisqu'on écrit pour rendre compte du fait qu'une partie de l'être "est" et que l'être humain lui-même est le moyen par lequel les choses se manifestent, parce qu'à chacun

---

3 Cf. Du Bos (1967).

de nos actes, le monde nous révèle un nouveau visage. Déjà dans *Les Mots*, Sartre avait retracé les étapes qui l'avaient en quelque sorte conduit à théoriser la littérature selon ce modèle-ci et qui, une fois encore, se fonde sur le rapport entre l'écriture et l'expérience, entre la littérature et l'expérience. Dans un passage extrêmement dense, il affirme:

Écrire, ce fut longtemps demander à la Mort, à la Religion sous un masque d'arracher ma vie au hasard. Militant, je voulais me sauver par les œuvres; mystique, je tentai de dévoiler le silence de l'être par un bruissement contrarié de mots et, surtout, je confondis les choses avec leurs noms. Je réussis à trente ans ce beau coup. J'étais Roquentin, je montrais en lui, sans complaisance, la trame de ma vie; en même temps j'étais moi. Plus tard j'exposai gaîment que l'homme est impossible; impossible moi-même je ne différais des autres que par le seul mandat de manifester cette impossibilité qui, du coup, se transfigurait, devenait ma possibilité la plus intime, l'objet de ma mission, le tremplin de ma gloire. Truqué jusqu'à l'os et mystifié, j'écrivais joyeusement sur notre malheureuse condition. J'étais heureux (Sartre 1964, pp. 210-211).

Le bonheur que Sartre déclare ici est tout sauf ironique: s'il est presque pléonastique de rappeler le caractère philosophique d'un roman comme *La Nausée* (1938), il est moins évident de constater combien la littérature a été pour Sartre le moyen privilégié de présenter une série de problèmes philosophiques et de construire autour d'eux une constellation de pensée qui n'entre dans aucune catégorisation, mais qui se donne simplement comme expérience du langage et qui, à travers l'écriture, parvient à surmonter le risque d'une théorisation qui parle de l'humain sans jamais s'adresser directement à lui. En ce sens, on peut également considérer la littérature comme une question philosophique concernant la complexité et la pluralité de l'expérience humaine, car elle n'offre pas de catégories, elle ne présente pas d'arguments convaincants, et plus encore, elle ne formule pas de thèses irréfutables à partir d'hypothèses présupposées, mais elle élabore un chemin à l'intérieur duquel se croisent toute une série de thèmes et de problèmes cruciaux pour l'existence humaine.

### 3. L'expérience de l'écriture

La réflexion sur les rapports entre la philosophie et la littérature a constitué un pôle d'intérêt stable dans les interventions de Sartre, qui a souvent discuté de ces questions avec Simone De Beauvoir. Pensons, par exemple, à la conversation recueillie dans *La cérémonie des adieux*

(1981) dans laquelle Sartre précise qu'il a entrepris des études philosophiques après avoir réalisé qu'"un écrivain devait être un philosophe" (De Beauvoir 1981, p. 178), ou, vingt ans plus tôt, au débat auquel tous les deux ont participé en réponse à la question "Que peut la littérature?". Pour l'une comme pour l'autre, il s'agit toujours de montrer que la littérature est *politique* parce que – comme l'affirme Beauvoir dans sa réponse à l'enquête du 1964 – c'est "une activité qui est exercée par des hommes, pour des hommes, en vue de leur dévoiler le monde, ce dévoilement étant une action" (De Beauvoir 1965, p. 73).

En exprimant leurs positions respectives sur la fonction de la littérature et le rôle des écrivains, Beauvoir et Sartre reviennent souvent sur le fait que l'écriture met en cause l'action politique de l'individu qui, au travers de la littérature, témoigne d'une manière d'être-en-situation avec le monde. Attendu que le monde c'est une "totalité détotalisée", écrit Beauvoir, la littérature est le seul dispositif capable de réparer la séparation qui se produit entre celui-ci "qui est bien le même en effet pour nous tous" et le fait que "nous sommes tous en situation par rapport à lui" dans une condition "impliquant notre passé, notre classe, notre condition, nos projets, enfin tout l'ensemble de ce qui fait notre individualité" (De Beauvoir 1965, p. 76). Ainsi, dans la totalité détotalisée du monde, la littérature permet de réduire l'écart produit par la constatation que nous partageons le même monde, même si nous n'avons pas la même expérience de celui-ci. À cet égard, elle ajoute:

La chance de la littérature c'est qu'elle va pouvoir dépasser les autres modes de communication et nous permettre de communiquer dans ce qui nous sépare. Elle est – si c'est de la littérature authentique – une manière de dépasser la séparation en l'affirmant. Elle l'affirme parce que quand je lis un livre, un livre qui compte pour moi, quelqu'un me parle; l'auteur fait partie de son livre; la littérature ne commence qu'à ce moment-là, au moment où j'entends une voix singulière (De Beauvoir 1965, p. 79).

En reconnaissant la matrice relationnelle de la communication rendue possible par le langage littéraire, Beauvoir affirme implicitement une distinction entre une typologie d'écriture littéraire capable de transmettre un message à ceux qui la lisent et une typologie d'écriture qui, au contraire, empêche l'accomplissement d'une telle communication. Dans la conclusion de sa réponse à l'enquête, elle ajoute qu'une littérature qui est telle devra aborder des thèmes et des questions qui concernent – dans un sens universel, profond et intime – l'être humain. C'est en ce sens que la littérature, pour Beauvoir, "doit parler de l'angoisse, de la solitude" (De

Beauvoir 1965, p. 91) et, encore, “de l’échec, du scandale, de la mort, non pas pour désespérer les lecteurs, mais au contraire pour essayer de les sauver du désespoir” (ivi, p. 92). La référence à des situations que l’on peut qualifier en tant que situations-limites de l’expérience humaine est révélatrice du pouvoir du langage de construire une communauté politique fondée sur un besoin commun de consolation parce qu’“un malheur qui trouve des mots pour se dire n’est plus une radicale exclusion, il devient moins intolérable” (*ibidem*).

Beauvoir, pour laquelle les livres étaient “des amis et des maîtres” (De Beauvoir 2008, p. 69), reconnaît, donc, à la littérature la tâche de “rendre transparents les uns aux autres dans ce que nous avons de plus opaque” (De Beauvoir 1965, p. 92), en continuité idéale avec le discours que Merleau-Ponty fait, en particulier dans *La prose du monde*, autour du langage littéraire. En soutien de la conjonction entre eux, on peut considérer également que les points nodaux de l’intervention de Beauvoir parue en 1964 rappellent certains passages de l’échange épistolaire que Beauvoir a eu avec Merleau-Ponty lorsque tous les deux étaient engagés dans leur respective formation philosophique. Dans sa première lettre du 6 août 1927, Beauvoir s’adresse à Merleau-Ponty en lui disant qu’elle ressent le besoin d’exprimer “les choses humaines” qui résonnent très fort en elle et que, poussée par quelques amis, elle pense à l’écriture littéraire comme un moyen possible d’extériorisation, même si elle considère la littérature comme un divertissement, mais en tant que telle, celle-ci est trop absorbante. Merleau-Ponty la presse d’écrire parce qu’il lui reconnaît la capacité de secourir les âmes et, donc, “pourquoi refuser à quelques-uns la connaissance de vous-même, qui déjà, j’en suis sûr, a secouru plus d’un? Si votre message devait être désespéré, le silence vaudrait mieux. Mais faut-il attendre d’avoir fondé une morale pour aider les frères?” (De Beauvoir, Lacoïn, Merleau-Ponty 2022, p. 267).

Quelques jours plus tard, Beauvoir lui répond en disant que l’attitude à vivre intensément – “à vivre dans la fièvre bien plus que dans la sécheresse” (De Beauvoir, Lacoïn, Merleau-Ponty 2022, p. 269) – l’a conduite à se défendre de l’angoisse plutôt que de l’indifférence, et que le ressentiment qu’elle a pour les “choses humaines” provient du fait qu’elle les aime “très passionnément” et c’est parce qu’elle les aime qu’elle cherche “la vérité qui leur donnera le prix, leur sens véritable, à qui on pourra les offrir, ce qui sera la meilleure manière de les aimer puisqu’ainsi on les fera servir” (*ibidem*). Cependant, elle poursuit en disant qu’elle commencera à écrire, que toutes les bonnes raisons qu’elle avait trouvées pour ne pas le faire l’avaient déroutée, mais que c’est grâce à la correspondance avec lui

qu'elle avait finalement trouvé un équilibre presque définitif: ne rien renier du monde, mais tenter seulement de mettre de l'ordre dans les "choses humaines" qu'elle aime si fortement.

L'équilibre que Beauvoir a trouvé n'est cependant pas seulement un équilibre entre la littérature (ou l'écriture) et la vie (ou l'expérience), mais aussi un équilibre entre la philosophie et la littérature. Des années s'écouleront avant la publication de son premier roman, *L'invitée* (1943) et de son premier essai, *Le deuxième sexe* (1949), mais aussi bien dans les textes littéraires que dans les textes philosophiques, on retrouve le même témoignage d'une expérience tout à fait singulière qui se constitue au travers des espaces de réflexion commune. Des espaces, ou plutôt, des expériences de communication qui renvoient au rapport entre expérience et écriture, mais aussi à l'ambiguïté de la conversation entre auteur et lecteur. Ces espaces renvoient également à la transformation du livre dans l'objet d'une interrogation incommensurable qui le pousse vers ses limites, qui sont les limites du langage, mais aussi de la possibilité de communication, la plus profonde, entre les êtres humains.

À dix-huit ans, Beauvoir reconnaissait déjà le sens philosophique du rapport entre les auteurs et les lecteurs, comme on le lit dans une page de son carnet qui sera publiée dans les *Cahiers de jeunesse*, où elle affirme que les mots littéraires sont capables de déclencher "une grande sympathie (au sens étymologique)" qui unit ceux qui les lisent à celui qui les a écrits (De Beauvoir 2008, p. 86). Le sens d'un lien qui passe par l'écriture renvoie à la correspondance qu'elle aura, comme on l'a vu, quelques années plus tard avec Merleau-Ponty qui, dans la dernière lettre qu'il adresse à Beauvoir au début de l'année 1959, lui avoue sa réaction à la lecture des *Mémoires d'une jeune fille rangée* (1958). En rappelant les années dont parle Beauvoir, et les détails de son rapport personnel avec Zaza (Élisabeth Lacoïn), Merleau-Ponty parle d'une différence qui a toujours séparé leur vies – "la différence entre ce combat que vous avez mené, et la vie libre que j'ai toujours eue" (De Beauvoir, Lacoïn, Merleau-Ponty 2022, p. 444) –, et il est très curieux que, pour l'exprimer, il fasse référence aux livres qu'ils ont eu la chance de trouver dans leur maison respective: si le père de Beauvoir "aimait Anatole France", au contraire, écrit Merleau-Ponty, il a lu pour la première fois, dans la bibliothèque de sa maison, Nietzsche, Wilde et Gide. Puis il conclut en disant que "ceci n'est naturellement qu'un symbole" (*ibidem*), un symbole du moyen au travers duquel on peut tirer des enseignements de la littérature, en choisissant d'habiter des espaces littéraires qui sont des formes symboliques, comme le fait Beauvoir; ou, bien au contraire, d'étudier la

littérature comme une forme symbolique par rapport à la philosophie, comme le fait Merleau-Ponty dans ses cours au Collège de France.

#### 4. *La philosophie par rapport à la littérature*

Dans sa leçon inaugurale au Collège de France, prononcée le 15 janvier 1953, Merleau-Ponty indique que chaque philosophie est “une architecture de signes” qui se réalise et qui se constitue “dans un rapport étroit avec les autres modes d’échange qui font la vie historique et sociale” (Merleau-Ponty 1953, p. 66), dans la mesure où l’attention de la philosophie elle-même “se retourne vers l’activité symbolique anonyme d’où nous émergeons et vers le discours personnel qui se construit en nous-mêmes, qui est nous”, en raison aussi d’une certaine tendance à analyser “ce pouvoir d’expression que les autres symbolismes se bornent à exercer” (Merleau-Ponty 1953, p. 67). Parmi ces symbolismes (ou formes symboliques), Merleau-Ponty évoque la littérature, la musique et la peinture qui, avec la psychanalyse, offrent des expériences fondamentales pour retrouver le sens inaliénable de la philosophie.

La leçon inaugurale – *L’éloge de la philosophie* – terminait par une réflexion sur l’essence paradoxale de la philosophie, elle-même liée à l’essence paradoxale de l’être humain qui “contient silencieusement les paradoxes de la philosophie, parce que, pour être tout à fait homme, il faut être un peu plus et un peu moins qu’homme” (Merleau-Ponty 1953, p. 73). Laisant ainsi la place à une remise en question radicale, Merleau-Ponty reconnaît que le philosophe – l’homme qui s’intéresse de la philosophie – “ne dit pas qu’un dépassement final des contradictions humaines soit possible et que l’homme total nous attende dans l’avenir” parce que, “comme tout le monde, il n’en sait rien” (Merleau-Ponty 1953, p. 52). Cette affirmation sera reprise concrètement dans les cours qu’il tiendra jusqu’en 1961 et, en particulier, dans les cours des années 1958 – 1959 sur la possibilité de la littérature, dans lesquels Merleau-Ponty note que la crise de la philosophie découle d’un certain nombre de raisons liées à la crise de la rationalité propre à la dimension historico-politique dominante dans la période du deuxième après-guerre.

Il est particulièrement intéressant, à cet égard, que Merleau-Ponty identifie certains phénomènes qui sont, en même temps, les signaux de la crise de la philosophie, mais aussi les signaux de sa possible renaissance. Ces expériences sont les mêmes qu’il a mentionnées dans *L’éloge de la philosophie*, à savoir: la poésie (la littérature), la musique, la peinture et la

psychanalyse, un “dernier symptôme ‘culturel’ aussi [...], mais plus général que [la] littérature, [la] musique, [la] peinture; phénomène de désintégration en chaîne, de libération d’énergie, mais au niveau du savoir et des rapports humains” (Merleau-Ponty 1953, p. 65). Dans les notes du cours, on lit que les références littéraires de Merleau-Ponty s’étendent de Rimbaud à Mallarmé, jusqu’au surréalisme et, enfin, à Proust, à Joyce et au groupe d’écrivains qu’il désigne par l’expression “les Américains” (parmi lesquels figurent Hemingway et Faulkner).

Si dans ce cours Merleau-Ponty privilégie un point de vue pratique autour de l’enjeu entre philosophie et littérature, il est également intéressant de rappeler le parcours qui l’a conduit à l’analyse de la possibilité de la philosophie au travers de la littérature, de la musique, de la peinture et de la psychanalyse, en complétant ainsi le propos exposé à l’occasion de sa leçon inaugurale. Ce parcours a entamé une réflexion sur l’usage littéraire du langage et sur le problème de la parole dans les cours des années 1953 et 1954. Le premier de ces cours, en particulier, offre une reconstruction théorique autour de l’interrogation de la littérature qui a été élaborée par Jean Paulhan (1941), Charles Du Bos (1945), Maurice Blanchot (1943) et Jean-Paul Sartre. En poursuivant ainsi une tradition philosophique qui, depuis les années 1940, avait identifié la littérature comme un objet de la réflexion philosophique, Merleau-Ponty porte l’attention sur l’expérience limite du langage qui est la limite de la philosophie, mais aussi la limite de la pensée humaine<sup>4</sup>.

Cependant, le thème de la limite n’est pas à comprendre en termes d’empêchement qui rendrait également impossible le traitement de cette relation, mais plutôt en termes de tension qui conduit à théoriser la relation des deux comme quelque chose qui est toujours et encore à penser. Loin de l’hypothèse d’une question permanente sans possibilité de réponse, cette pensée continue de la littérature – qui est une pensée de la philosophie sur la littérature, mais aussi de la littérature sur la philosophie – renvoie à une multiplicité de scénarios possibles qui coexistent dans un horizon de sens commun sans être respectivement contradictoires ou complémentaires.

À bien des égards, la conception de la littérature développée par Merleau-Ponty dans le cadre de ses cours au Collège de France était anticipée

4 Quelques années plus tard, dans *Les Mots et les Choses*, Michel Foucault affirmera que la littérature du XIXe siècle a permis la réapparition de l’être vivant du langage, conduisant ainsi à la formulation d’un contre-discours au sein duquel le langage littéraire est une formulation de l’expérience de la finitude, c’est-à-dire d’une expérience radicale de la connaissance de l’autre qui renvoie l’homme à sa limite, qui est aussi la limite du langage (cf. Foucault 1966).

dans le manuscrit qui apparaîtra posthume sous le titre *La prose du monde*. Comme le note Claude Lefort, Merleau-Ponty envoie ce texte à Martial Gueroult peu avant sa nomination au Collège de France et, dans la lettre qui accompagne le manuscrit, il s'attarde sur quelques considérations fondamentales concernant la nature de la communication littéraire entre l'écrivain et ses lecteurs :

La communication en littérature n'est pas simple appel de l'écrivain à des significations qui feraient partie d'un a priori de l'esprit humain: bien plutôt elles les y suscitent par entraînement ou par une sorte d'action oblique. Chez l'écrivain la pensée ne dirige pas le langage du dehors: l'écrivain est lui-même comme un nouvel idiome qui se construit, s'invente des moyens d'expression et se diversifie selon son propre sens. [...] La grande prose est l'art de capter un sens qui n'avait jamais été objectivé jusque-là et de le rendre accessible à tous ceux qui parlent la même langue. [...] Nous intitulerons *Introduction à la prose du monde* ce travail qui devrait, en élaborant la catégorie de prose, lui donner, au-delà de la littérature, une signification sociologique (Merleau-Ponty 1969, p. IV).

En s'intéressant à la manière dont se déroule la communication littéraire, Merleau-Ponty reconnaît le pouvoir inhérent à la littérature qui, à travers l'acte de lecture, est capable de déclencher une nouvelle perception du monde. Comme il l'écrit dans *La prose du monde*, "si le livre m'apprend vraiment quelque chose, si autrui est vraiment un autre, il faut qu'à un certain moment je sois surpris, désorienté, et que nous nous rencontrions, non plus dans ce que nous avons de semblable, mais dans ce que nous avons de différent, et ceci suppose une transformation de moi-même et d'autrui aussi bien" (Merleau-Ponty 1969, p. 198). Il s'agit d'un passage de l'opacité de l'existence à la clarté d'un récit où l'existence devient quelque chose que l'on partage avec les êtres humains. Il est donc clair que l'objectif d'un essai sur la littérature qui – à la suite du texte de Sartre, ou bien contrairement à celui-ci<sup>5</sup> – ne peut se résoudre que dans une réflexion sur le langage, sur l'écriture et sur l'expérience et, en particulier, sur le corps transparent du langage, ce

5 Dans son avertissement à *La prose du monde*, Lefort signale une annotation dans laquelle Merleau-Ponty écrit: "Il faut que je fasse une sorte de *Qu'est-ce que la littérature?*, avec une partie plus longue sur le signe et la prose, et non pas toute une dialectique de la littérature, mais cinq perceptions littéraires: Montaigne, Stendhal, Proust, Breton, Artaud" (Merleau-Ponty p. VII). Rappelons, en outre, que la période à laquelle Merleau-Ponty écrit ce texte coïncide avec le moment de rupture avec Sartre, sur lequel nous renvoyons à Merleau-Ponty 2001, pp. 128-169. À ce propos, voir les fondamentales contributions de Boschetti (1985) et Lisciani-Petrini (2019).

corps qui est capable de dire les corps humains parce que, en les traversant, il en fait les objets d'une narration. Cela est possible parce que, en reprenant un passage du texte de Merleau-Ponty, l'art, comme la littérature "nous jette dans un monde neuf" et le langage littéraire termine sa fonction seulement si "nous laiss[ons] les mots, les moyens d'expression du livre, s'envelopper dans cette buée de signification qu'ils doivent à leur arrangement singulier, et tout l'écrit virer vers une valeur seconde et tacite où il rejoint presque le rayonnement muet de la peinture" (Merleau-Ponty 1969, p. 128)<sup>6</sup>. On ne devrait plus, donc, se demander l'essence, la direction ou la possibilité de la littérature mais tenter de penser la littérature en tant que question.

'Le rayonnement muet' du langage littéraire, la littérature, est une question à penser dans la mesure où, tout en exposant un monde imaginaire<sup>7</sup>, elle laisse ouverte aux lecteurs la possibilité d'interagir dans le monde dans lequel ils se trouvent toujours *engagés* ensemble. Comme le dit Sartre dans la présentation de *Les Temps Modernes*, "l'*engagement* ne doit, en aucun cas, faire oublier la *littérature* et que notre préoccupation doit être de servir la littérature en lui infusant un sang nouveau, tout autant que de servir la collectivité en essayant de lui donner la littérature qui lui convient" (Sartre 1948, p. 30). Ou, encore, comme le dit Beauvoir pour laquelle, dans *La force des choses*, "l'*engagement*, somme toute, n'est pas autre chose que la présence totale de l'écrivain à l'écriture" (De Beauvoir 1963, p. 53). Ou, enfin, comme le dit Merleau-Ponty pour lequel, en discutant de la liberté chez Descartes dans son cours à Lyon (1946 – 1947), "l'*engagement* ne consiste pas à entrer dans quelque chose mais à la recréer comme notre. Nous nous échangeons. L'*engagement* est le passage du futur au passé" (Merleau-Ponty 2022, p. 339).

Sous le signe de la discordance qui sépare sensiblement les visions autour de l'*engagement* par Sartre et Beauvoir d'une part et Merleau-Ponty de l'autre, il faut bien reconnaître que tous les trois représentent autant de modalités de penser la littérature dans un champ qui se concrétise dans une forme d'*engagement philosophique*, plutôt que politique. Du coup, pour répondre à notre question initiale, une réflexion philosophique sur la littérature sera un exercice de la pensée au travers duquel on arrive à considérer l'*engagement* d'un être humain particulier qui s'adresse aux autres êtres humains avec le but d'articuler un témoignage concret (et vivant)

6 Sur l'idée de la philosophie et de la littérature en tant que 'dispositifs de vision' cf. Carbone (2019).

7 Cf. Blanchot (1955).

du monde, à chaque instant où le texte est activé par la lecture. C'est un témoignage dans lequel on fait face à une expérience de l'autre qui est contenue dans le livre et qui est formulée par un usage tout à fait particulier du langage et de l'écriture. Voici, donc, que la littérature est précisément la dimension dont on a tenté de tracer les contours, sans jamais parler de celle-ci au sens propre, mais seulement en faisant référence aux différentes modalités (ou façons) que la philosophie a pour penser (avec) la littérature.

### *Bibliographie*

BADIOU, A.

2012 *L'aventure de la philosophie française depuis les années 1960*, La fabrique éditions, Paris.

BARTHES, R.

1972 *Le degré zéro de l'écriture suivi de Nouveaux essais critiques*, Éditions du Seuil, Paris.

BLANCHOT, M.

1942 *Comment la littérature est-elle possible?*, Corti, Paris.

1943 *Faux pas*, Gallimard, Paris.

1955 *L'espace littéraire*, Gallimard, Paris.

BOSCHETTI, A.

1985 *Sartre et "Les Temps Modernes": une entreprise intellectuelle*, Les éditions de Minuit, Paris.

CARBONE, M.

2019 *La surface obscure. La littérature et la philosophie en tant que dispositifs de vision selon Merleau-Ponty*, dans "Chiasmi International", 21.

DE BEAUVOIR, S.

1943 *L'invitée*, Gallimard, Paris.

1949 *Le deuxième sexe*, Gallimard, Paris.

1958 *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Gallimard, Paris.

1963 *La force des choses*, Gallimard, Paris.

1965 *Response à "Que peut la littérature?"*, dans S. De Beauvoir, Y. Beger, J.-P. Faye, J. Ricardou, J.-P. Sartre, J. Semprun, *Que peut la littérature?*, Union Générale d'éditions, Paris.

1981 *La cérémonie des adieux suivi de Entretien avec Jean-Paul Sartre: août – septembre 1974*, Gallimard, Paris.

2008 *Cahiers de jeunesse. 1926 – 1930*, Gallimard, Paris.

DE BEAUVOIR, S., LACOIN, È., MERLEAU-PONTY, M.  
2022 *Lettres d'amitié. 1920 – 1959*, Gallimard, Paris.

DERRIDA, J.  
1967 *De la grammatologie*, Les éditions de Minuit, Paris.

DU BOS, C.  
1945 *Qu'est-ce que la littérature?*, Plon, Paris.  
1967 *Du spirituel dans l'ordre littéraire*, Corti, Paris.

FOUCAULT, M.  
1966 *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Gallimard, Paris.

LISCIANI-PETRINI, E.  
2019 *Merleau-Ponty/Sartre: una insanabile divergenza filosofico-politica*, dans E. Lisciani-Petrini, R. Kirchmayr (dir.), *Sartre/Merleau-Ponty. Un dissidio produttivo*, "aut aut", 381, pp. 61-90.

MACHEREY, P.  
1966 *Pour une théorie de la production littéraire*, Maspero, Paris.  
2013 *Philosopher avec la littérature: exercices de philosophie littéraire*, Hermann, Paris.

MERLEAU-PONTY, M.  
1953 *Éloge de la philosophie*, Gallimard, Paris.  
1968 *Résumés de cours. Collège de France 1952 – 1960*, Gallimard, Paris.  
1996 *Notes des cours au Collège de France. 1958 – 1959 et 1960 – 1961*, préface de C. Lefort, texte établi par S. Ménasé, Gallimard, Paris.  
1969 *La prose du monde*, Gallimard, Paris.  
2001 *Parcours deux. 1951 – 1961*, Verdier, Paris.  
2013 *Recherches sur l'usage littéraire du langage. Cours au Collège de France, notes, 1953*, MētisPresses, Paris.  
2020 *Le problème de la parole. Cours au Collège de France, notes, 1953-1954*, MētisPresses, Paris.  
2022 *Inédits (1946-1949)*, premier volume, textes transcrits, établis, présentés et annotés par M. Dalissier, avec la participation de S. Matsuba, Éditions Mimésis, Milano-Udine.

NANCY, J.-L.  
2015 *Demande. Littérature et philosophie*, Éditions Galilée, Paris.

PAULHAN, J.  
1941 *Les fleurs de Tarbes, ou, La Terreur dans les lettres*, Gallimard, Paris.

SABOT, P.

2002 *Philosophie et littérature. Approches et enjeux d'une question*, PUF, Paris.

SARTRE, J.-P.

1938 *La nausée*, Gallimard, Paris.

1948 *Situations II*, Gallimard, Paris.

1964 *Les mots*, Gallimard, Paris.